marmite, il cuit et on le mange. J'avais peur du missionnaire et je croyais que son habit était une peau que les hommes blancs avaient par-dessus le corps.

Le Père m'emmena à Biskrah, en Algérie; je fus introduit dans une belle maison comme je n'en avais jamais vu. Le Père me fit asseoir et me caressa la tête de sa main; j'avais peur encore qu'il ne me mangeât; mais peu à peu, enhardi par ses caresses, je dis au Père que j'avais faim et qu'habituellement chez mes maîtres, les Arabes et les Touaregs, je recevais plus de coups de corde que de morceaux de pain. Le bon Père aussitôt me donna quelques dattes; lorsque je fus rassasié, j'étais heureux de voir que l'homme blanc, que le missionnaire est l'ami et non le bourreau de ma race; rétais content de lui appartenir. Je riais, je chantais, en courant par la chambre et en baisant la main du missionnaire. J'avais été bien malheureux, je pouvais maintenant me réjouir! A mon entrée dans la maison des Missionnaires, j'ai vu que tout le monde était content; le bon Père Richard me donna une grosse chemise de laine et m'envoya dans la cour.

Là je vis une quantité d'enfants de mon âge qui jouaient et qui étaient heureux; ils m'accueillirent comme leur frère, et j'oubliais que jusqu'à cette heure le travail, les coups de corde et de bâton avaient été mon unique partage.

Le Père Richard vint à moi et me dit:

- -Tu as eu des maîtres bien méchants?
- -Oh! oui; méchants, bezzel.
- -Et moi, dit le Père, est-ce que je suis bien méchant?
- -Oh! non, vous, vous êtes bon, bezzel.
- -Veux-tu rester avec moi?
- -Oh! oui, toujours, toujours, oui sidi, toujours!

Alors le Père Richard m'embrassa et me dit que désormais j'étais libre et que je ne serais plus esclave. Depuis ce moment j'apprends à aimer Dieu, et chaque jour je le remercie de m'avoir sauvé de l'esclavage et de m'avoir fait son enfant.

Je savais parler plusieurs langues: d'abord je connaissais la langue nègre, que je parlais dans mon enfance, et je connaissais aussi un peu la langue arabe.